



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

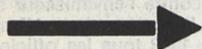
EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Retenez bien
cette date



Judi
16
Mars
1989

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 10 heures

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide,
Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 1^{er} mars 1989. Nous lançons un pressant appel aux camarades de la région parisienne pour que quelques-uns d'entre eux acceptent de venir renforcer le Bureau.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 20 mars 1988.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Rapport des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Questions diverses.

A 13 heures

BANQUET

MENU

Feuilleté de Rognons de Veau Forestière

Truite Saumonée au Basilic

Escalopine de Veau

à la Crème de Ciboulette

Légumes

Plateau de Fromages

Poire Belle Hélène en Tulipe

VINS

Mâcon Blanc

Bordeaux Château Gantonet Magnum

Bourgogne

Champagne

Café

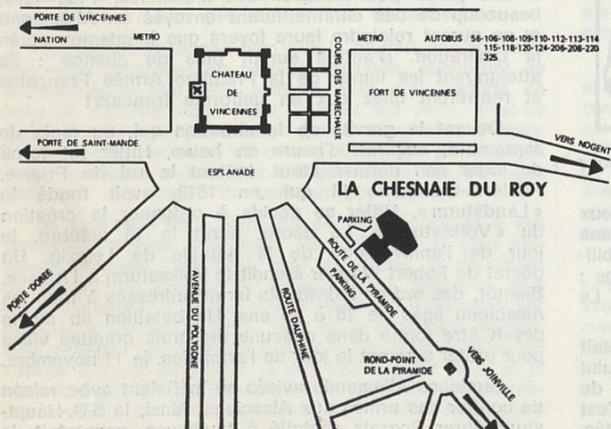
★ ★

PRIX NET : 200 F.

★ ★

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

BAL jusqu'à 19 heures



HISTOIRE

Un article de presse récent (Le Républicain Lorrain du 30-10-1988) révélait l'existence, chez les survivants des incorporés de force dans l'armée allemande, de conséquences psychologiques profondes affectant encore aujourd'hui leur comportement. Une enquête, diligentée par une équipe de Praticiens américains et français, dont le Dr Louis Crocq, médecin général des armées, donnera lieu prochainement à la publication d'une étude sur ce problème.

Grâce à l'obligeance du Général J. Paillard (CR), rédacteur en chef de la « Revue Historique des Armées », nous sommes en mesure de publier, à titre d'information, un texte de Marie-Joseph Bopp paru en 1948, qui retrace l'histoire du drame.

Entièrement dépourvu de passion, mais riche d'intelligence et de cœur, ce texte contribuera à une meilleure connaissance d'un problème que « Le Lien » a récemment évoqué et qui a suscité chez les lecteurs des réactions contradictoires et quelque confusion...

Nous le faisons suivre du compte rendu d'une expérience individuelle, celle de M. Joseph Burg, jeune lorrain incorporé à l'âge de 18 ans.

DANS L'ARMÉE ALLEMANDE

1940 - 1945

Quand, après les journées tragiques de juin 1940, les Allemands occupèrent, ou plutôt annexèrent les deux provinces françaises, l'Alsace et la Lorraine, pour les incorporer sans ménagements dans leur « Grossdeutschland », leurs dirigeants affirmèrent cependant que, pour les « nouveaux frères retrouvés », la guerre était virtuellement terminée et qu'ils renonçaient à les mobiliser par la suite, l'Allemagne n'ayant pas besoin d'eux pour remporter la victoire finale. Une personnalité officielle déclara même, dans une réunion publique, que ce serait l'aveu de la défaite allemande si l'on devait enrôler d'anciens soldats français ! A cette époque, ils étaient convaincus de vaincre rapidement le seul ennemi qui leur résistait encore, l'Angleterre, ou tout au moins de conclure avec elle une paix de compromis, ce qui avait été en effet le désir de Hitler. Manquant de psychologie, les diplomates nazis n'avaient pas compté avec l'opiniâtreté des Anglais qui, aux heures critiques avaient trouvé leur Clémenceau en Winston Churchill, chef génial et énergique.

Les Alsaciens, dont la plupart avaient été mobilisés en 1939 dans les régiments de forteresse de la ligne Maginot, s'étaient battus, de l'avis unanime de leurs officiers et de l'aveu des Allemands eux-mêmes, avec leur bravoure traditionnelle, bien que la situation fût désespérée. Eux qui, mieux que leurs camarades, connaissaient les Allemands par une douloureuse expérience, savaient bien ce qui les attendait en cas de victoire nazie. Le sort des armes leur fut contraire ; et bientôt, sur le chemin de la captivité, ils durent, avec les autres prisonniers français, traverser leur pays occupé par les vainqueurs arrogants. A ces malheureux soldats, venant de toutes les régions de la France, la population alsacienne ne ménagea ni expression de sympathie ni aide matérielle. C'est à ce moment déjà que s'est manifesté pour la première fois en Alsace cet esprit de résistance qui dès lors ne fit que s'accroître. Les Allemands étaient ahuris et furieux. Eux, les vainqueurs, avaient été accueillis par un silence glacial et hostile, et les « ennemis héréditaires », les vaincus, trouvaient partout secours et bienveillance. Aussitôt une affiche émanant du Quartier Général de la VII^e Armée défendit à la population de secourir tous les prisonniers de guerre, sous peine de sévères représailles. C'était parler à des sourds !

Les prisonniers alsaciens furent gardés pendant quelques semaines dans des camps spéciaux, puis renvoyés dans leurs foyers après avoir prouvé qu'ils étaient d'origine alsacienne et alyenne. Les officiers de réserve furent réunis dans un camp près de Rastatt en pays de Bade. Pour être libérés, ils devaient signer une déclaration affirmant qu'ils étaient des Alsaciens de sang germanique (Volksdeutsche). La plupart signèrent, estimant pouvoir rendre plus de services à la France s'ils étaient en liberté parmi leurs compatriotes. En effet, ce furent eux surtout qui devinrent immédiatement, ou plus tard, les chefs de la Résistance, transmettant de précieux renseignements à leurs amis en zone libre et organisant sur une vaste échelle l'évasion des prisonniers de guerre, et cela malgré une surveillance constante de la part de la Gestapo.

Si, au début de l'occupation, les Allemands paraissaient avoir renoncé à l'enrôlement des Alsaciens et

des Lorrains dans leur armée, ils essayèrent, cependant, dès les premiers mois, de gagner à leurs idées bellicistes la jeunesse des deux provinces, par l'introduction d'une des sections les plus importantes du Parti, la Jeunesse Hitlérienne (H.J. - Hitler-Jugend). L'enrôlement fut d'abord facultatif, mais, devant l'insuccès, il fut rendu obligatoire, à partir du 2 janvier 1942, pour tous les jeunes gens de dix à dix-huit ans. Ils y recevaient avant tout une éducation pré militaire très poussée, car « le métier des garçons germaniques sera la guerre », proclamaient les chefs nazis. Dès l'âge de douze ans, les enfants apprenaient non seulement à manier le fusil, mais encore la mitrailleuse. A partir de 14 ans, tout membre de la H.J. devait passer chaque année au moins un mois dans un camp militaire, le « Wehrtuechtigungslager ». Les garçons ainsi mobilisés étaient revêtus d'uniformes de soldats allemands avec casque et fusil.

En 1943, à la suite des défaites militaires, les soldats servant la D.C.A. (Flak) furent retirés de ce service pour être envoyés au front. Ils furent remplacés par de jeunes membres de la H.J. qui avaient à peine 15 ans ! Les jeunesses alsaciennes et lorraines n'échappèrent pas à cette mesure ; en dépit de promesses formelles, et en violation des conventions de la guerre, ils furent envoyés loin de leurs foyers. Quelques-uns de ces enfants périrent dans les bombardements, les autres furent par la suite incorporés dans la Wehrmacht.

Le service dans la H.J. était obligatoire jusqu'à l'âge de 18 ans. Pour préparer plus directement au service militaire les jeunes Alsaciens au-dessus de cet âge, le Gauleiter Robert Wagner, violant les paragraphes 44 et 46 de la Convention de La Haye, introduisit, par décret du 8 mai 1941, la loi allemande du Service du Travail Obligatoire, dont la durée était d'abord fixée à un an. Mais ce service avec la bêche n'était en réalité qu'une seconde préparation au service militaire.

Ce ne fut qu'au mois d'août 1941 que commença la révision des jeunes gens de la classe 1942. Partout dans le pays, de nombreux Alsaciens refusèrent de se présenter à cette visite, ils y furent amenés par la Gestapo. On avait d'abord rassuré les parents par la voie de la presse : leurs enfants ne quitteraient pas le pays, ils ne seraient pas mêlés à d'autres Allemands et seraient traités avec ménagements. Tout cela n'avait pour but que d'éviter qu'un grand nombre d'entre eux ne passassent la frontière pour échapper à l'enrôlement.

Les premiers contingents partirent en octobre 1941 et furent dirigés aussitôt vers des camps situés en Allemagne. Partout, comme sur un mot d'ordre, ces départs furent l'occasion de manifestations anti-allemandes. Pour la première fois depuis les journées fatales de 1940, les futurs soldats de l'armée allemande chantèrent la Marseillaise publiquement, en présence d'officiers allemands. Ce fait paraît incroyable mais il est vrai. Nous avons publié ailleurs un document officiel de la police allemande de Colmar, daté du 20 janvier 1943, qui relate les graves troubles survenus quatre jours avant, lors du départ de jeunes Alsaciens pour la Wehrmacht. Ce rapport constate que les Alsaciens, en

Suite page 2

Rappel aux Parisiens

Les parisiens âgés de plus de 65 ans (ou de 60 à 64 ans pour inaptitude au travail), acquittant moins de 15.000 francs d'impôt sur le revenu PEUVENT BENEFICIER DE LA CARTE EMERAUDE en s'adressant au Bureau d'Aide Sociale de leur Mairie d'arrondissement.

Ainsi que les veuves de guerre parisiennes et anciens combattants âgés de plus de 75 ans, sans conditions de ressources.

Rappelons que cette carte permet à son titulaire de voyager gratuitement sur les lignes de métro, autobus et SNCF intérieures à Paris.

présence de la Gestapo, ont entonné, au départ du train, une « formidable Marseillaise ». Cela n'empêcha pas les journaux allemands d'écrire le lendemain que les jeunes recrues étaient parties, joyeuses de pouvoir servir enfin le Führer et la Grande Allemagne. Par la suite, ces manifestations furent de règle aussi bien pour les mobilisés du Service du Travail que pour ceux de l'armée. Elles se déroulèrent d'après un certain programme. Elles commençaient déjà dans les trains amenant les mobilisés au lieu de rassemblement. On

Elsässer! SPRICH DEINE HEIMATSPRACHE!

Wer lieber französisch spricht
gehört nach Frankreich...
die zuständigen Behörden sind
gerne bereit, solchen Personen
mit Rat und Tat die Ausreise
zu erleichtern.

Der Kreisleiter

chantait la Marseillaise et la Marche Lorraine, un drapeau tricolore flottait à la portière. Arrivés en ville, les mobilisés se calmaient un peu. Mais à peine étaient-ils dans le train qui les éloignait de leur pays que les manifestations reprenaient de plus belle. On pouvait entendre crier à tue-tête : « Vive la France, m... la Prusse ! Vive de Gaulle !... Nous reviendrons en uniforme français !... Ils nous mobilisent, nous les aiderons volontiers à perdre la guerre ! »

Les jeunes gens des vallées vosgiennes, et surtout les Mulhousiens, se signalaient par leur entrain. Ce sont ces derniers qui ont repris le chant si cher à leurs grands-pères, combattants en 1870 :

Nous sommes des Alsaciens,
Le chassepot à la main,
Pour chasser les Prussiens
De l'autre côté du Rhin !
Vive la France,
M... la Prusse
D'Sschwowa muen zuen Landla nuess !
(Les Boches doivent être chassés du pays !)

Mais malheureusement c'étaient eux qui, pour l'instant, quittaient le pays. En général, ils furent expédiés dans des villes lointaines, en Bavière, en Autriche, en Allemagne du Nord. Le service était le plus souvent très rude, la nourriture insuffisante. La plupart du temps, ils s'exerçaient au maniement des armes à feu, de sorte qu'il n'y eut aucune différence entre eux et les recrues de l'armée.

La durée du Service du Travail avait été réduite à quelques mois pour les Alsaciens. Car entre temps le plan si cher au Gauleiter Robert Wagner, d'introduire le service militaire obligatoire, avait été réalisé.

Nous avons déjà vu que les Allemands avaient prétendu, au début de l'occupation, qu'ils ne forceraient jamais les Alsaciens à servir dans leur armée. Toutefois, disaient-ils, les volontaires, ceux qui auraient bien compris les nécessités de l'heure, seraient naturellement reçus à bras ouverts comme frères d'armes. Pour faire pression sur les faibles, une formidable propagande fut montée, surtout après l'entrée en guerre de la Russie soviétique.

A partir de ce moment, les affiches se succédèrent, invitant les jeunes Alsaciens à s'enrôler comme volontaires dans l'armée allemande. On pouvait lire : « Quand la jeunesse allemande et européenne combat pour ses idéaux, la jeunesse alsacienne ne doit pas se tenir à l'écart. Entrez donc dans la Wehrmacht ou dans la Waffen-S.S. » Une autre affiche tentait de faire valoir aux Alsaciens la chance inespérée pour eux de pouvoir enfin, avec l'autorisation spéciale du Führer, participer comme volontaires au combat de liberté, mené par la Grande Allemagne, pour sauver l'Europe de la peste communiste. « Les Allemands sont généreux : ils acceptent même des soldats et des sous-officiers de l'ancienne armée française ! » Une troisième montrait un gigantesque soldat de la Wehrmacht avec le texte : « Maintenant, nous, Alsaciens, nous participerons à la lutte de l'Europe contre la ploutocratie et le bolchevisme ». Enfin, une grande affiche étalait aux yeux des Alsaciens quelques portraits de volontaires alsaciens, encadrant celui du seul général allemand originaire d'Alsace, le Generalmajor Hitter.

On promit aux volontaires des avantages considérables : traitement maintenu, allocations spéciales, avancement rapide, etc. Promesses et affiches n'eurent pas d'effet. Alors on fit appel à des traîtres qui, par voie d'une affiche monstre, s'adressèrent directement à leurs concitoyens pour les engager à ne pas méconnaître la situation internationale et à suivre l'appel de toute la nation allemande pour sauver l'Europe. Cet appel porte la signature de 20 Alsaciens germanophiles, volontaires de la dernière guerre et de la guerre actuelle.

Malgré toutes les pressions et tous les appels, les Alsaciens ne réagirent pas. Dans un discours, Robert Wagner parle de quelques centaines, et plus tard de 2.300 volontaires alsaciens, mais en réalité la presque totalité de ceux-ci était constituée de nombreux Allemands immigrés en Alsace depuis l'occupation.

Seule, la contrainte pouvait avoir raison de ces « têtes carrées », qui refusaient ainsi la « grande chance » qu'on leur offrait. Le Gauleiter Wagner entra dans cette voie en promulguant, le 25 août 1942, une des journées les plus néfastes de l'histoire d'Alsace, la loi sur le service obligatoire dans l'armée allemande.

Dans un grand discours tenu le 10 novembre 1942 à Strasbourg, Wagner justifia cette mesure. Il prétendit que non seulement l'Alsace, redevenue allemande, devait tirer des avantages de cette annexion, mais qu'elle avait aussi des devoirs vis-à-vis de sa vraie patrie allemande. Ces devoirs, la majorité des Alsaciens ne les ressentait pas et les ignorait. Il était donc nécessaire que quelqu'un assumât la responsabilité pour tous les autres. C'est ce qu'il avait fait. A l'appui d'un rapport sur la situation dans le pays, il avait instamment prié le Führer de permettre l'introduction du service militaire en Alsace, et, sur ses instances le Führer avait enfin donné son consentement. Cette décision était donc une distinction pour toute l'Alsace en même temps qu'une grande marque de confiance. Lui, Wagner, espérait que les soldats alsaciens comprendraient la grandeur de leur pays et seraient prêts à remplir la mission historique de la libération et de la pacification de l'Alsace.

On reste confondu devant tant d'audace criminelle. Le droit international était une fois de plus foulé aux pieds, la convention d'armistice une fois de plus reniée. En Alsace, on s'attendait à une réaction énergique et à une protestation vigoureuse de la part du gouvernement de Vichy. Pétain maintes fois adjuré d'intervenir, se contentait de plaindre les pauvres Alsaciens et Lorrains, disant qu'il fallait bien accepter la conséquence de la défaite et, comme l'exprimait Laval, subir la loi de l'histoire ! C'est avec une profonde amertume que les Alsaciens constatèrent cette carence gouvernementale. La France officielle avait rayé l'Alsace de son actif.

L'appel commença aussitôt. Jusqu'en octobre 1944, 21 classes alsaciennes (1927-1947) furent enrôlées dans l'armée allemande, soit presque toute la population mâle entre 17 et 38 ans. Il est vrai que, pour le dernier appel d'octobre 1944, le nombre de ceux qui prirent le maquis ou se cachèrent dans les villes était supérieur au nombre des partants.

Bien avant la promulgation du décret sur le service militaire obligatoire, beaucoup de jeunes Alsaciens s'étaient enquis du pays pour ne pas revêtir l'uniforme maudit. Pour enrayer l'exode, Wagner avait fait renforcer les gardes-frontières et constitué le long des Vosges et de la frontière suisse une zone interdite. Les patrouilles, munies de mitrailleuses et accompagnées de chiens policiers, eurent l'ordre de tirer immédiatement et sans avertissement sur tout Alsacien qui essaierait de passer cette zone. Il y eut de nombreuses victimes, mais, comme toutes ces mesures furent infructueuses, Wagner se vengea sur les parents. C'est alors que commença l'expatriation de centaines de familles alsaciennes dans le Reich ; dans le Sundgau seul, plus de 600 familles furent ainsi arrachées à leurs foyers. Malgré ces mesures, les désertions augmentèrent journellement. Des organisations secrètes se chargèrent du passage des frontières. Mais gare à ceux qui étaient pris sur le fait ! Wagner fit exécuter 13 jeunes gens de Ballersdorf qui avaient été surpris au moment où ils voulaient passer la frontière. Il redoubla les mesures prises contre les parents par de nouvelles ordonnances qui prévoyaient entre autres non seulement l'expatriation de toute la famille et des alliés, mais encore la confiscation totale de leur fortune.

Il est évident que tous les Alsaciens ne purent pas se soustraire au service dans l'armée allemande. Ce sont eux et leurs familles qui sont le plus à plaindre, ce sont eux les grandes victimes de la guerre. Il est bon de le dire, car on a l'impression qu'on n'a pas bien compris leur situation tragique dans le reste de la France ainsi que dans les pays alliés, en Angleterre, aux Etats-Unis et surtout en Russie soviétique, bien que les émissions radiophoniques de ces pays pendant la guerre nous eussent permis de les croire bien rensei-

Tract clandestin



gnés sur la contrainte exercée sur les Alsaciens pour l'enrôlement dans la Wehrmacht et la Waffen-S.S.

Nous devons passer ici sous silence les nombreux incidents, parfois si tragiques, qui eurent lieu dans toutes les parties de l'Alsace au moment de la mobilisation. Nous les avons mentionnés dans notre ouvrage : L'Alsace sous l'occupation allemande. Ed. Mappus, Le Puy, p. 300-303.

En 1944, la Waffen-S.S., qui, jusqu'alors, n'était formée que par des volontaires triés sur le volet, voulut augmenter considérablement ses recrues et enrôla de force de nombreux Alsaciens dans ses divisions. C'est ce qui explique la présence d'Alsaciens dans ces unités.

Presque tous ceux qui avaient dû partir s'étaient munis d'une carte d'identité française, soit un passeport, soit le livret militaire, soit la carte scout. Mais les Allemands s'en aperçurent et exigèrent, le plus souvent en vain d'ailleurs, que les Alsaciens leur rendissent tous les papiers attestant leur nationalité. Les lettres que ces malheureux écrivaient à leurs familles et amis reflètent bien leur état d'âme. On pourrait en publier toute une collection, la plupart écrites en français, malgré la défense formelle d'utiliser cette langue. Ce serait un éloquent témoignage de l'attachement de l'Alsace à la France. Inutile de dire que tous ceux qui en eurent l'occasion désertèrent une cause qui n'avait jamais été la leur. Le passage chez les Alliés était relativement facile en France, lors de la retraite allemande. Il n'en était pas de même sur le front russe ; pourtant, aucun Alsacien n'ignorait ce qui lui avait été si souvent répété à la radio anglaise où on lui recommandait de se présenter aux Russes en disant : « la priateľ, ja Franzouss. » Mais cela n'a pas servi à grand chose !

Combien de ces « Malgré nous » ont été fusillés par les Allemands pour désertion manquée, combien de milliers d'autres ont laissé leur vie sur les champs de bataille, où, surveillés de près par leurs bourreaux, ils furent envoyés à une mort certaine.

Entre temps, la résistance contre l'envahisseur s'était organisée en Alsace. Pour l'enrayer, les Allemands convoquèrent, au début de juin 1943 tous les officiers de réserve restés encore dans le pays et les réunirent dans le fameux camp international des S.S. à Saint-André, près de Cernay. Ils avaient l'idée absurde de vouloir leur octroyer dans la S.S. une charge équivalente à celle qu'ils avaient eue dans l'armée française ! Les Alsaciens étaient destinés à encadrer la Brigade Française des Volontaires de la Waffen S.S. Quand tous furent assemblés (quelques-uns amenés par la Gestapo), le commandant de camp, le général Dr Jakobsen, un Germain d'origine danoise invita poliment les officiers

« PRISONNIER DE GUERRE » de Ivan ESCRIBE.

36, rue de Stalingrad - 38130 ECHIROLLES

PRIX : 65.00 F.

alsaciens à entrer dans la Waffen S.S., où après une instruction sommaire au Bad Toelz, en Bavière, ils seraient rétablis dans leur grade et même élevés au grade supérieur selon leur conduite. Personne n'ayant réagi, il leur présenta alors deux officiers français, le commandant Couture et le lieutenant-colonel Schweitzer, tous deux en uniforme S.S. avec leurs décorations françaises, et leur dit : « Vous voyez ce que vos supérieurs français ont fait. Ils ont compris la nécessité de participer activement à la bataille gigantesque pour sauvegarder la culture européenne contre le bolchevisme. Imités vos supérieurs ! » Les officiers alsaciens restèrent impassibles. Devant cette muette leçon de patriotisme, les deux officiers français devinrent affreusement pâles et s'en allèrent. On laissa les Alsaciens quelques jours tranquilles. Puis, le 10 juin, leur véritable calvaire commença. Ils furent entraînés d'un camp de concentration à un autre ; ils y connurent les représailles, les privations, le chantage. Quarante-deux sur quarante-huit qu'ils étaient au début, restèrent inébranlables, ne cédèrent pas.

Alors, ce fut pour plus de la moitié d'entre eux la mort de martyrs. Les S.S., sur l'ordre spécial de Himmler, les avaient transférés, le 2 août 1944, au camp d'extermination de Hambourg-Neuengamme, véritable enfer dantesque. Dans les premiers jours d'avril 1945, les Anglais approchèrent de Hambourg. Les bourreaux S.S. embarquèrent alors tous les malheureux prisonniers du camp sur quatre navires : le Cap Arcona, l'Athen, le Thielbeck et le Deutschland. Ils abattent ceux qui refusent de marcher et jettent les plus faibles par-dessus bord. Les quatre navires demeurèrent trois semaines en rade de Lübeck, les prisonniers restent sans soins, pratiquement sans nourriture. Beaucoup meurent d'épuisement, leur corps est jeté à la mer. Les S.S. refusent de ramener les navires à la côte, les avions alliés les bombardent. La plupart des rescapés qui réussirent à atteindre la rive y furent fusillés par les nazis, quelques heures seulement avant l'arrivée sur les lieux des chars anglais, le 3 mai 1945. Sur 13.500 prisonniers de nations différentes, on comptait 11.200 victimes. Sur 2.500 Français, 363 purent être sauvés. Parmi les victimes françaises se trouvaient 22 officiers de réserve alsaciens...

Devant la poussée des armées alliées, les Allemands battirent en retraite sur tout le front français en août 1944. Ils espéraient encore pouvoir arrêter l'avance française devant Belfort et se servir des Vosges comme défense naturelle. Dès fin août, un grand nombre d'Alsaciens furent mobilisés et enrégimentés dans les sections de S.A., ayant pour mission de préparer, à l'arrière du front en mouvement, des lignes de retraite, soit dans les Vosges, soit en Lorraine. Le 2 septembre, toutes les écoles furent fermées en Alsace, et tous les enfants âgés de 15 ans et plus furent envoyés en Allemagne. Plus tard, beaucoup de ces enfants furent envoyés en Allemagne et ne purent rejoindre leurs foyers que longtemps après la Libération. D'autres eurent plus de chance : ils atteignirent les lignes de la Première Armée Française et rentrèrent chez eux en uniforme français !

Devant la gravité de la situation qui, au mois de septembre, empirait d'heure en heure, Hitler fut forcé de jouer son dernier atout. Imitant le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III qui, en 1813, avait fondé le « Landsturm », Hitler se décida à ordonner la création du « Volkssturm ». Le décret parut le 18 octobre, le jour de l'anniversaire de la bataille de Leipzig. Un décret de Robert Wagner étendit le Volkssturm à l'Alsace. Bientôt, des ordres individuels furent adressés à tous les Alsaciens âgés de 16 à 60 ans. Un bataillon au moins devait être formé dans chacune des trois grandes villes pour prêter serment le jour de l'armistice, le 11 novembre.

Quelques Allemands avisés se méfiaient avec raison de confier des armes aux Alsaciens. Ainsi, le S.S.-Hauptsturmführer Pogratz, installé à Mulhouse, constatait, le

20 octobre, dans son rapport n° 2.735 adressé au Service de Sécurité (Sicherheits-Dienst - S.D.) de Strasbourg : « En établissant le Volks-sturm en Alsace, les Allemands n'armèrent personne qui soit décidé à se battre pour eux. Ils arment, au contraire, l'adversaire. Armer les Alsaciens, c'est le commencement de la fin ! » Et il conclut : « Même les officiers de la Wehrmacht et les dirigeants du Parti voient dans l'armement de la population alsacienne un grand danger pour la sécurité intérieure ». Celui-ci, au moins, avait bien compris, mais un peu tard, la vraie mentalité alsacienne !

Les bataillons du Volkssturm de Mulhouse et de Strasbourg n'entrèrent jamais en action contre les armées alliées, mais beaucoup de leurs membres rallièrent les F.F.I. dix jours après la prestation du serment et aidèrent efficacement les troupes françaises qui entrèrent presque simultanément dans ces deux villes. Après ces amères leçons qui ne restèrent pas cachées aux Allemands, le Volkssturm disparut, à la fin de novembre, en tant que troupes de combat dans les parties encore contrôlées par les Allemands. Dans la poche de Colmar, les hommes de quinze à soixante ans et aussi les femmes de dix-sept à quarante-cinq ans furent encore astreints à des travaux de terrassement et de fortifications jusqu'au jour mémorable où l'ennemi a été chassé par les troupes de De Lattre de Tassigny de la plaine d'Alsace et a dû passer le Rhin, redevenu français.

Après plus de quatre années vécues une fois de plus sous la botte germanique, et pendant lesquelles les souffrances, les persécutions, les deuils ont été un véritable calvaire, les deux provinces ont enfin retrouvé la liberté au sein de la patrie française. Déjà les blessures matérielles ont commencé à se cicatriser, mais il reste une plaie que chaque jour retrouve ouverte et qui ne veut et ne peut guérir. Elle est toute morale et profonde, nourrie par les soucis, le chagrin, les larmes et le désespoir.

Il faut que nous en parlions ici, car elle est une conséquence de la mobilisation des Alsaciens et des Lorrains dans l'armée allemande. La situation tragique dans laquelle se trouvent encore un grand nombre de nos familles a fait souvent l'objet de débats à la Chambre.

A l'Etat-Major de la Revue
Historique de l'Armée
avec toute ma sympathie



D'après l'intervention du député alsacien Clostermann dans la séance de l'Assemblée Constituante du 12 juillet 1946, sur les 150.000 Alsaciens et Lorrains incorporés de force dans l'armée allemande, 70.000 seulement avaient pu regagner leurs foyers jusqu'au 1^{er} juillet 1946. 26.671 hommes manquent encore dans le Bas-Rhin, 16.292 dans le Haut-Rhin et 12.050 dans la Moselle. 55.000 disparus restèrent encore à retrouver dans tous

les coins du monde, surtout en U.R.S.S. Ces chiffres parlent un langage terrible et on comprend le cri de détresse qu'a lancé, à la tribune de l'Assemblée Constituante, le député Clostermann : « Il faut que le gouvernement se décide à avoir une politique pour défendre les Alsaciens et les Lorrains. Il doit former une équipe d'hommes responsables pour s'acquitter de cette tâche, essentiellement humaine et non politique. C'est dans les pays qui font partie de la zone d'influence soviétique que doit se trouver la quasi totalité des 55.000 disparus... »

Dans la séance du 25 juillet 1946, le ministre compétent, M. Casanova, a assuré que le gouvernement français fera tout pour aider à retrouver ces malheureuses victimes du nazisme, mais il a parlé sans grand espoir de retrouver vivants beaucoup de manquants. Par la suite, les piètres résultats des différentes enquêtes lui ont tristement donné raison. Inutile de parler ici de la dernière mission, celle du « colonel » Marqué à Moscou. Les Alsaciens « Malgré Nous » auraient mieux mérité que cela !

Pendant la première guerre mondiale, sur 380.000 Alsaciens et Lorrains mobilisés, 37.000 ont laissé leur vie en quatre ans. Au moins 60.000 sur les 150.000 mobilisés ont disparu pendant les deux dernières années de cette guerre ! Presque toutes ces victimes sont tombées pour une cause qui n'a jamais été la leur, la première fois pour le Kaiser, et maintenant pour la folie criminelle de Hitler, forcées qu'elles étaient de combattre contre leurs propres intérêts : Aspect saisissant de la tragédie alsacienne, sur laquelle, nous le souhaitons et nous l'espérons, le rideau est tombé définitivement, grâce au triomphe final du droit humain sur la force brutale dont les symboles, qui furent successivement l'aigle prussien et la croix gammée, sont anéantis pour toujours si nous savons y veiller !

Marie-Joseph BOPP.

L'ÉPREUVE ET LE DRAME - 1943

En couverture du livre une photo et sa légende. La photo est celle de trois jeunes soldats à l'uniforme « imprécis », occupés d'un combat particulier, quelque part en Volhynie : « Nos ennemis étaient nos amis (les Russes). Nos amis étaient nos ennemis (les Allemands) et les poux aussi !... » Le titre de l'ouvrage donne la clé de ce surprenant paradoxe : « Malgré-nous à 18 ans en Russie », de Joseph Burg, aux Editions Pierron, Sarreguemines, 1985.

L'auteur écrit : « Parmi les réalités les plus ambiguës de la dernière guerre qui appellent des jugements contradictoires, on trouve sans conteste le tragique destin des « Malgré-Nous » toujours trop méconnu de part et d'autre du Rhin.

« Il est établi que 132.000 Alsaciens et Mosellans, citoyens français, habitants de départements restés eux aussi juridiquement français après la bataille perdue de 1940, ont été incorporés de force dans l'armée allemande.

« Le tribut payé a été de 17.000 morts, 10.500 disparus et 30.000 blessés ou infirmes.

« Très rarement cependant, il a été fait état des souffrances morales, de l'état d'esprit et des responsabilités de ces jeunes restés fidèles à leur patrie, jetés dans la tourmente alors que la plupart d'entre eux n'avaient pas 20 ans.

La guerre est aussi ancienne que l'homme, vieille comme le monde elle ne disparaîtra qu'avec lui. Guerre de clans, de tribus, de groupes, de peuples, elle est le signe concret de la rivalité des intérêts ou de la lutte pour la puissance et le pouvoir. Si le monde entier est son domaine, il est des lieux qui, pour des raisons historiques et géographiques, prédisposent au conflit — en Europe, le Rhin, point de rencontre depuis César de la latinité et de la germanité. Des générations d'hommes s'y sont battues par le fer et par le feu au cours des siècles, sans égard aux réalités et aux sentiments des populations riveraines.

Pour conforter ses armées, Napoléon n'hésitait pas à enrôler, le plus souvent par la force, les ressortissants en âge de combattre des pays vaincus ou traversés. Par conviction, contre leur gré, ou pour la solde, des milliers d'hommes le suivirent ainsi jusques sous les murs de Moscou. Dans la première moitié de ce siècle, un autre caporal voulut renouveler l'exploit du Corse : nullement embarrassé des moyens, séduction et chantage, contrainte individuelle et violation des lois inter-

nationales, il draina hommes et richesses en fonction de sa paranoïa : le drame des « malgré-nous » est un épiphénomène de sa volonté de puissance.

Le livre de Joseph Burg a le grand mérite de nous ramener du général ainsi énoncé au particulier, c'est-à-dire à l'individu, « fêtu de paille dans le remous de l'histoire ». Notre propos n'est pas de le suivre ici dans les méandres de ce qui fut, à n'en pas douter, l'épisode le plus douloureux de sa jeune vie de lorrain : l'endossement forcé à 18 ans, en 1943, de l'uniforme ennemi abhorré, et la guerre à ses côtés !... alors qu'en 1939, à 15 ans, il rêvait de la faire avec nous qui montions la garde au Rhin !

Par quel inexplicable tour de passe-passe, son juvénile et sympathique enthousiasme avait-il été changé en plomb d'une si vile horreur ? La perte d'une bataille n'y saurait suffire, il y a fallu le coup de pouce diabolique du destin qui faisait de son terroir un enjeu séculaire dans lequel ni le cœur ni la raison ne semblaient pouvoir trouver leur place. La force seule tranchait, inexorablement et alternativement.

« Pour en savoir plus... », écrit en exergue le camarade lorrain de captivité qui m'adresse le livre. Pour éviter les opinions tranchées et les jugements à l'identité, pour pénétrer à l'intérieur du drame et de l'épreuve, pour apprécier le degré d'intelligence et d'audace (mesurée) dont les enrôlés firent preuve pour résister au milieu ambiant, pour vouloir « dissiper les malentendus tenaces et les présomptions gratuites » à leur rencontre, en un mot pour rendre à chacun la justice à laquelle il a droit, le livre de Joseph Burg peut être regardé comme la référence idoine, le document qu'il faut lire. Son style clair et concis, sa facture ample, aérée, dépourvue d'ambiguïté, la relation guerrière elle-même, très réduite, tout est mis en œuvre pour faire comprendre au lecteur que ce livre de guerre n'est pas tout à fait comme les autres, certains de ses acteurs n'y jouant qu'un rôle de composition, un rôle qui ne correspond en rien à leur identité profonde, à la vérité de leurs sentiments. Une obsession les hante : dans l'engrenage qui les broie, trouver la faille libératrice : la désertion vers l'avant, doublement périlleuse, l'heureuse blessure qui les ramènerait vers l'arrière, au plus près de la terre natale — évasion à la clé... Mais que, du moins, la mort ne les surprenne pas en feldgrau, trop le furent dont l'intime secret reste à jamais scellé.

Joseph Burg a parlé pour ces hommes contraints, son témoignage doit être écouté et gardé en mémoire.

J. Terraubella.

EXTRAIT

« ...Les photos que je rangeais dans mon portefeuille me paraissaient tout à coup plus précieuses que jamais. Pieusement, une à une, je les regardais de nouveau. Il y avait celle avec mon cousin Albert près de la croix de Lorraine en béton du parc municipal (de Sarreguemines), telle autre des « cloches » de l'ouvrage du Haut-Poirier de la ligne Maginot qu'avant la défaite de 1940 nous ne cessions de considérer comme invincible, et évidemment celles de Germaine et de Marcelle. René, Pierre et Jean, Raymond et François à ski, Robert en chemise grise de routier scout de France, figuraient sur l'une ou l'autre de ces images presque pieuses, et à présent, comme moi languissaient quelque part dans la Wehrmacht « écartelés aux quatre vents ». Aucun n'avait pu échapper à l'incorporation de force mais heureusement, comme par miracle, tous revinrent de la tourmente et vivent encore au pays sans jamais renier cette épopée tragique et pourtant parfois drôle de leur jeunesse, de notre jeunesse ! » (...)

ATTENTION

En raison du renouvellement et de la mise à jour du fichier de l'Amicale, nous demandons aux lecteurs qui se verraient privés du service du Lien au mois de janvier 1989 et suivants, de bien vouloir nous le faire savoir le plus rapidement possible et de nous préciser par la même occasion leur adresse ACTUELLE.

LE COIN DU 852

Au moment où vous recevrez ce journal, l'année 1989 aura déjà commencé son cycle depuis peu. Vous aurez, sans doute, fêté l'an nouveau en famille en vous embrassant sous le gui porte-bonheur et en échangeant des vœux pour que cette nouvelle période de 12 mois qui vient de s'ouvrir, ne soit remplie que de bonnes choses, ne vous apporte que d'heureux événements et vous mette à l'abri des dangers de toutes sortes.

Certes, nous savons bien que la plupart des souhaits que nous formulons en pareille occasion, oublieront de se réaliser et que 1989 arrivera avec son cortège de bons et mauvais jours. Mais, l'espoir fait vivre, n'est-ce pas ? Pendant 58 mois, nous avons vécu avec l'espoir d'être libérés un jour, et cela a bien fini par arriver. Alors, pourquoi aujourd'hui n'espérerions-nous pas que 1989 soit une année de bonheur pour tous ?

A vous tous donc, vous les anciens du 852 et à vos familles, j'adresse mes vœux les meilleurs et bien sincères, espérant que 1989 vous apportera le maximum de joie et de bonheur et, surtout, vous conserve tous en bonne santé. Je forme aussi l'espoir de nous retrouver le plus nombreux possible lors de la prochaine assemblée générale. Je n'ignore pas tous les problèmes qu'un voyage à Paris peut poser à certains d'entre vous et je n'en suis que plus reconnaissant à ceux qui, ces dernières années, se sont déplacés pour assister à notre banquet annuel.

L'effectif du 852 n'est jamais bien important, 3 en 1988, 4 en 1987, 2 en 1986 et 6 en 1985, plus les épouses bien sûr. C'est peu, mais cela ne fait rien, l'essentiel c'est que notre petit groupe maintienne sa cohésion et si l'assemblée générale ne rassemble que peu de camarades du kommando, elle est par contre, dès son annonce parue dans notre journal, le point de départ d'envois de lettres à l'ex-homme de confiance pour confirmer une venue ou expliquer une absence et, par la même occasion, donner des nouvelles. Cela permet, si besoin était, de rappeler que l'amitié qui unit les anciens P.G. est toujours vivante.

On parle beaucoup de 1989 depuis plusieurs mois et on a déjà parlé des manifestations qui marqueront la commémoration du bi-centenaire de la Révolution française. On pourrait peut-être aussi ne pas oublier que 1989 sera également le cinquantenaire du déclenchement de la seconde guerre mondiale, celle qui, à son début, avait été appelée « la drôle de guerre » et qui, pour nous, vous en conviendrez aisément, n'a pas du tout été aussi « drôle » que ça, c'est le moins qu'on puisse dire.

Mais il ne s'agit pas de pavoiser pour cet anniversaire, mais seulement de se souvenir de ce que nous avons enduré et souffert aussi bien physiquement que moralement pendant notre captivité. En cette période de fêtes, Noël et Jour de l'An, pour un instant essayons de ne plus parler de haine ou de vengeance et tentons plutôt de nous rappeler ce que la captivité nous a dévoilé ou, plus exactement, nous a fait percevoir de façon plus complète. Car, c'est là-bas, derrière les barbelés, que

beaucoup ont découvert des choses essentielles au contact de ceux que le hasard leur avait donnés comme camarades de kommandos ou de stalags, et dont peut-être ils n'avaient pas supposé que cela pouvait exister avec une telle intensité. Je veux parler d'abord de la SOLIDARITE.

Si le dictionnaire la qualifie comme un sentiment qui pousse les hommes à s'accorder une aide mutuelle, et qu'on a pu dire d'elle qu'elle était la plus belle des vertus sociales, il est indéniable que nous l'avons pratiquée, quelquefois même sur une grande échelle. Souvenez-vous ! Dans les premiers mois, lorsque nous ne recevions pas encore de colis de nos familles, que le stalag ne nous distribuait rien, combien de fois n'avons-nous pas partagé, entre copains, les maigres ressources dont nous disposions. Souvenez-vous aussi de celui à qui personne n'écrivait, qui ne recevait aucun colis et avec qui nous partagions nos denrées et notre tabac, ce tabac qui pourtant nous était distribué parcimonieusement. Souvenez-vous du copain dans la peine que nous allions reconforter en allant s'asseoir à côté de lui, sur sa paillasse, essayant d'alléger sa détresse par quelques pauvres mots, bien simples, mais que nous trouvions dans nos cœurs.

Et puis, il faut également parler de la CAMARADERIE et de l'AMITIE qui ont été les ferments de cette entente entre tous, qui fut si forte au point qu'elle

Suite page 4.

subsiste encore aujourd'hui et qu'à l'heure actuelle, 43 ans après le grand retour, nous pouvons nous retrouver à plusieurs centaines et nous embrasser comme des frères. Oui, comme des frères, car si nous ne sommes pas frères par le sang, du moins nous le sommes par le cœur et par les souffrances supportées en commun.

Mais il me semble que j'ai débordé un peu le cadre habituel de mes articles, alors, revenons au 852.

En 1988, je n'ai fait paraître que 3 articles, en janvier, mars et mai. C'est peu, mais ne m'en voulez pas de trop. Comme tout être humain, il faut bien que, de temps en temps, ma femme et moi nous subissions l'assaut de quelques maladies insidieuses, pas trop graves heureusement, mais ennuyeuses quand même, puis le décès subit d'un beau-frère et vous comprendrez que je n'ai pas toujours eu autant de temps libre que je l'aurais désiré.

Voici quand même quelques nouvelles.

Tout d'abord, au mois de mai dernier, j'ai reçu une lettre de notre camarade Joseph ROUX, dont l'adresse est toujours Le Bas Breil, 35550 Pipriac. Par le fichier de l'Amicale je savais qu'il était inscrit à notre association depuis longtemps mais ce n'est que tout récemment qu'il s'est manifesté. N'ayant pas eu d'enfant, il coule une paisible retraite avec sa femme, dans

son village de basse Bretagne. Le Lien le met au courant de ce que deviennent ses anciens camarades du Kommando, mais il regrette d'être si éloigné de Paris ce qui ne lui permet pas d'être des nôtres au moment des assemblées générales. Nous aurions, nous aussi été heureux de le revoir. Qu'il n'oublie pas de nous donner de ses nouvelles.

Un mot aussi du couple DEHOSSAY qui s'est débarrassé de sa R 14 qui d'ailleurs commençait à accumuler les kilomètres (115.000 environ) et l'a remplacée par une R 21 Symphonie. Avec un nom pareil, les randonnées doivent être musicales au possible et le poste autoradio doit sans doute diffuser quelques-unes des plus belles symphonies de Mozart ou de Beethoven. Connaissant le goût artistique de Marcel et de Mariette nous pouvons leur faire confiance pour le choix des cassettes.

Toujours fidèles à notre petit groupe, Mmes BEAUMIER, VILLETTE et RIVIERE ne manquent jamais, chaque année, de nous transmettre leur amical souvenir, ainsi que Mme DELAVault, ancienne compagne de notre ami KLEINHOLTZ. Qu'elles sachent toutes que, nous aussi, nous conservons toujours en mémoire le souvenir de leurs maris.

Le dernier trimestre 1988 a vu 4 camarades ajouter une année supplémentaire sur leurs épaules, ce qui donne : 87 ans pour MEUNIER (17-11); 82 ans pour

moi (26-10); 75 ans pour GOBILLARD (17-11) et 71 ans pour MARTIN (29-9). Bonne continuation.

A la belle saison, les GOBILLARD se sont envolés vers le Canada et les MARTIN vers l'Autriche. Il paraît que les paysages dans ces régions sont beaucoup plus beaux que les environs d'Aschen; on les croit sans peine.

Enfin, dernière nouvelle qui intéresse plus particulièrement ceux qui étaient avec moi à Drebber (kommando 1175 A) avant que nous ne soyons mutés à Aschen. Grâce à GOBILLARD, j'ai pu entrer en relation avec Edmond CHIEUS qui habite dans les Ardennes, exactement à Thugny-Trugny, 08300 Rethel et qui était à Drebber en 1940-41.

Par deux fois je suis allé le voir chez lui en compagnie de GOBILLARD, les Ardennes n'étant pas tellement loin de la Marne. A chaque fois on a passé en revue tous ceux que nous avons connus. Il m'a donné une liste d'une vingtaine de camarades de Drebber, mais que sont-ils devenus? Les adresses indiquées sont celles de 1945. Je vais essayer un jour de voir si je retrouve leurs noms dans le fichier de l'Amicale.

Encore tous mes bons vœux à tous et à toutes, et à bientôt de vos nouvelles pour alimenter mes chroniques.

René LENHARDT.



Pour commencer cette nouvelle année, quelques brèves nouvelles.

— un coup de fil de Mme FEYRIT : notre ami Robert en bonne forme, il était parti faire un petit tour à pied, mais avec la compagnie de sa canne. Il n'avait pas réglé sa cotisation à l'Amicale, ce qu'il vient de faire avec du retard. Merci amis.

— Toujours de bonnes nouvelles de nos amis Jean et Fernande FRUGIER, lesquels se proposent de venir faire un tour à Poitiers; ils seront les bienvenus, de même ceux qui auraient l'occasion de passer par le Poitou.

— Notre rubrique a bien été perturbée par les grèves des P.T.T. Nos lettres se sont entassées dans les centres de tri et certainement il y aura de la perte dans le courrier. Chaque mois j'envoie mon petit papier mais que devient-il quand il a été glissé dans la boîte aux lettres? Excusez nous donc, chers amis, de ce petit contre-temps mais vous trouverez toujours votre cher Lien... malgré vents et marées...

— Fin novembre 88, un coup de fil de notre ami «Nénesse», autrement dit de notre copain COULON. Notre ami est en bonne forme, malgré des difficultés pour marcher, à cause de sa prothèse, le pauvre... sinon, bon moral et je m'en réjouis.

— Avec le début de cette nouvelle année, je vous adresse à tous, mes bons amis, mes meilleurs vœux et souhaits, surtout pour une bonne santé, pour vous et tous les vôtres. N'oubliez pas de m'adresser souvent de vos nouvelles afin que notre famille du 604 soit tenue fidèlement au courant de votre santé.

Au mois prochain.

M. MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B, puis X B.

N.B. - En votre nom à tous j'adresse mes bons vœux au Bureau de l'Amicale et à notre ami Henri PERRON.



CORRESPONDANCE

A MES AMIS LES ANCIENS D'ULM

C'est avec un intérêt particulier que j'ai lu l'article de Robert SCHNEIDER «Notre villa en Wurtemberg, 14-12-44».

Intérêt particulier car il réveille en moi un souvenir et ses péripéties que mes camarades d'Ulm et particulièrement ceux du Kommando de Turmlé ont sans doute encore en mémoire.

Oui comme Robert SCHNEIDER, nous entendions presque journalièrement les avions alliés passer et jamais rien ne se passait. Si, pourtant, au cours d'une attaque d'une formation réduite un de mes camarades devait trouver la mort — grièvement brûlé dans le bunker où il travaillait. Il s'appelait LACOUR — la mémoire me fait défaut.

Or comme je l'ai écrit plus haut nous étions soumis presque chaque jour à des alertes aériennes et mis à part quelques bombes sur le nœud ferroviaire de la gare de Ulm, rien d'important.

Pourtant, une fois, un de ces bombardements nous fut bénéfique, car une bombe ayant touché plusieurs wagons contenant des colis américains destinés aux P.G., on nous les fit récupérer et ensuite distribuer dans les différents kommandos.

19 décembre 1944, vers midi, alerte. L'habitude aidant, la majorité des P.G. ne gagna pas l'abri qui nous était attribué.

Notre chef allemand du camp, très forte gueule, que nous avions surnommé «Jojo», s'aperçut de la chose et en même temps qu'il m'appelait envoyait les gardiens, qui à coups de crosses, vidaient les baraques des gefangs récalcitrants à la sécurité, pour leur faire gagner les abris — abris sûrs, car creusés dans le roc sous la colline. Or le même jour vers 19 heures, alors que dans les baraques les cuisiniers des divers groupes préparaient le repas du soir, nouvelle alerte. Conscients que les gardiens allaient à nouveau intervenir tous les P.G. gagnèrent l'abri, sauf quelques récalcitrants qui se planquèrent dans le sous-sol de leur baraque.

De notre abri nous entendions allant croissant le bruit des moteurs d'avions et chacun se disait : dans 20 minutes ou pourra regagner nos baraques, car, comme à l'habitude, ils ne feront que passer. Lourde erreur, bientôt nous entendîmes le sifflement des bombes et de violentes explosions. Une bombe d'ailleurs fit un énorme cratère devant l'entrée de l'abri provoquant une panique, les P.G. se poussant vers le fond et ris-



quant l'étouffement pour certains. C'est avec autorité que moi-même aidé du Docteur LAUR et de l'Abbé DERISOUD, nous ramenions le calme, évitant ainsi l'accident idiot.

Combien de temps dura le bombardement? 20 minutes je crois, pendant que nous entendions passer les vagues successives des avions et aussi les explosions. Et puis le calme revint, nous permettant de regagner nos baraques et, stupeur, à la place de celles-ci, il n'y avait plus que d'immenses cratères au fond desquels finissaient de se consumer nos affaires personnelles et les faibles réserves de nos colis. C'était le soir vers 19 heures et beaucoup d'entre nous se retrouvèrent en pantalon et une capote sur le dos.

6.000 personnes ont trouvé la mort cette nuit-là, nous dit Robert SCHNEIDER. Je crois que le chiffre est beaucoup plus important, car dans les conversations que j'ai pu entendre, les Allemands parlaient d'environ 20.000 victimes, ce qui n'aurait rien de surprenant car les 3/4 de la ville furent complètement détruits et seule la cathédrale se dressait miraculeusement au milieu des ruines des maisons complètement détruites qui l'entouraient. La cathédrale n'eut que quelques vitraux de brisés par le souffle des explosions.

Et la suite pour les gefangs sinistrés? Nous fûmes hébergés provisoirement au Vorwerk 13 où AUBIE, l'homme de confiance, et le Père VERNOUD, nous accueillirent. Puis ce fut notre transfert dans une salle de l'usine Magirus où nous ne restâmes que quelques semaines, car un nouveau bombardement détruisit notre nouveau lieu de séjour. C'est dans un bunker dont le nom m'échappe, celui-là même où notre camarade LACOUR trouva la mort, que nous fûmes hébergés jusqu'au jour où nous le quittâmes pour la liberté.

Si j'ai tenu à vous narrer ces péripéties c'est qu'à cette époque nous avons eu la chance, ce fameux 19 décembre, que notre célèbre «Jojo» prit une de ses habituelles crises de colère ce midi-là, et qu'il sauva certainement la vie à nombre d'entre nous. Un seul blessé dans le sous-sol de sa baraque où il s'était réfugié. Je ne me rappelle plus son nom.

Ce jour-là, comme mes autres camarades, j'ai subi de grosses pertes, une particulièrement était irréparable : la perte de deux magnifiques toiles que notre ami Jean BATUT (le peintre au fumivorum) avait peintes pour moi. Je serais si content en ce moment si je pouvais les admirer chez moi.

Je profite de cette lettre pour donner un amical bonjour aux Anciens d'Ulm. Hélas il ne m'est plus possible d'assister à notre assemblée et banquet annuels. Asthmatique, mais surtout confronté à une sévère insuffisance respiratoire, qui nécessite des soins journaliers. Suivi par l'hôpital il m'est recommandé de ne pas m'éloigner à plus d'un quart d'heure d'un centre de secours rapproché. Sept fois déjà le SAMU est venu me chercher.

Conclusion : je n'aurai plus le plaisir de retrouver tous mes anciens amis. Ainsi va la vie. J'ai quand même 73 ans.

A vous tous et à vos épouses, je fais de grosses bises.

Roger CLERGEOT.

Ancien homme de confiance du Kommando de Turmlé - Ulm.

Mots croisés n° 448 par Robert VERBA

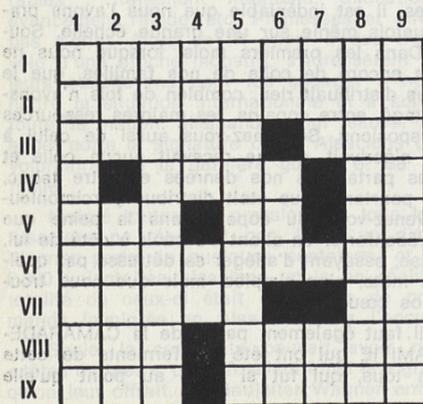
HORIZONTALEMENT :

I. - Il est vraiment impossible qu'ils fassent un travail correctement.
II. - Qualifie une personne ne paraissant pas ce qu'elle est vraiment. — 3. - Personnes. - Son chemin est tout tracé. — IV. - Empereur romain frère de Caracalla. - Gondolé. — V. - Permet de poser sa balle. - Point à multiplier par quatre pour obtenir un carré parfait. - Dans quelques jours il sera le premier. — VI. - Tour de passe-passe. — VII. - Station balnéaire en Seine-Maritime. - Renforcement emphatique en tête de l'énoncé. — VIII. - Parcourue des yeux. - Ouverture sur le cétaqué. — IX. - En fin de journées. - Il la... quand il a fait.

VERTICALEMENT :

1. - Aujourd'hui on peut en avoir un en permanence à la télé. — 2. - Son œuvre est recherchée. - Non préparée. — 3. - Bâtiments qui abritent des mammifères ruminants. — 4. - Soustraite. - Directions opposées. — 5. - Avec un « dé » devant, sont abominables. — 6. - Préposition. - Roi de Juda. - Ordre de rentrer à un endroit. — 7. - Sigle d'un parti politique d'union. - Possédé. — 8. - « Se » jetteraient avec violence. — 9. - Boîte à musique avec laquelle on apprend le dernier air à la mode à son oiseau préféré.

SOLUTION EN PAGE 6.



COTISATION 1989 :

IL EST TEMPS... PENSES-Y !

MERCI.

LES ANCIENS DU WALDHO

Nous sommes au seuil de l'An 1989... et je voudrais commencer notre petite rubrique par de bonnes nouvelles mais, hélas, le Destin, inexorable, vient encore de frapper dans nos rangs. En effet nous apprenons par le journal P.G. le décès de notre ami Robert PAUMIER, victime fin novembre d'une attaque de paralysie.

Robert venait d'être, lors du dernier Congrès de la Fédération des A.P.G. élu vice-président de cette association. Récompense légitime de l'inlassable activité de notre ami en faveur de ses anciens compagnons de captivité. Un vibrant hommage lui a été rendu dans le « P.G. » de décembre 1988, hommage auquel tous ses amis s'associent.

L'Amicale VB-XA, B, C perd un de ses plus valeureux compagnons et les Anciens du Waldho un ami. Il avait été incorporé à l'hôpital du Waldhotel du VB, à Villingen comme infirmier. Il logeait à la Chirurgie et avait été affecté à la célèbre équipe de « Viel Packet » dirigée par le non moins célèbre RENAUD, garde mobile de son état et Lorrain de naissance. Cette équipe, accompagnée d'un posten armé, descendait chaque matin au camp du stalag VB, traînant une charrette à bras pendant la courte et belle saison, un traîneau (la même charrette à qui on avait enlevé les deux roues) pendant le long hiver. N'oublions pas que nous étions en Forêt Noire à plus de 700 mètres d'altitude. Ils étaient cinq à tirer et à pousser la voiture, car la côte était rude pour revenir à l'hôpital. Mais c'était une magnifique occasion pour les 5 P.G. de goûter un peu d'air pur chaque matin et d'oublier les barbelés. C'était aussi pour Robert PAUMIER l'occasion idéale pour étudier ses projets d'évasion. Malheureusement, toujours accompagnés de leur posten solidement armé, l'occasion de fausser compagnie à l'équipe ne se présenta pas. Il demanda à partir comme infirmier dans un kommando de la région, le moins loin possible de la frontière suisse. L'occasion se présenta enfin et nous ne vîmes plus au stalag et donc au Waldho notre ami Robert PAUMIER.

Nous adressons à la famille de notre camarade nos fraternelles condoléances.

La vie continue... J'adresse à tous les anciens du Waldho mes vœux les plus fervents de bonne santé et de bonheur. La liste de nos amis disparus s'allonge démesurément. Aussi, comme toujours, je demande à mes amis du Waldho, de distraire une minute de leur bonheur présent pour avoir une pensée charitable envers les amis qui ne sont plus. Il y a des familles dans la peine, ne les oublions pas.

Henri PERRON.

ATTENTION

En raison du renouvellement et de la mise à jour du fichier de l'Amicale, nous demandons aux lecteurs qui se verraient privés du service du Lien au mois de janvier 1989 et suivants, de bien vouloir nous le faire savoir le plus rapidement possible et de nous préciser par la même occasion leur adresse ACTUELLE.

CHRONIQUE de PAUL DUCLOUX

ENFANCE MALHEUREUSE POUR UN ANCIEN DE SANDBOSTEL

Au cours de mon dernier stage à l'Hôpital Edouard Herriot à Lyon j'ai retrouvé un ancien P.G. de Sandbostel.

Les lignes qui vont suivre fourniront au lecteur le récit de la pénible jeunesse de ce brave camarade.

Né le 3 mars 1911 à Mâcon, René MILLET habite maintenant 69410 Champagne-au-Mont-d'Or, 20, rue de la Mairie.

Son père et sa mère sont morts — à quelques mois d'intervalle — en 1914. Il a été élevé quelques années par une famille amie... ensuite : « Pupille de l'Assistance publique », il a été placé dans une ferme située à 4 kms du bourg de La Guiche. Les qualificatifs sont impuissants pour juger le comportement de cette « triste » famille ! Il a été maltraité, continuellement battu, peu de nourriture, et ce pendant les trois longues années. Sur plaintes des voisins la gendarmerie est enfin intervenue ; la nouvelle maison était bien meilleure mais il fallait travailler dur, sans relâche...

En 1937 il s'est marié avec une jeune fille du coin.

A cette époque c'était un solide gaillard ; il est entré comme mineur de fond à Montceau-les-Mines. Mobilisé en 1939 au 56^e R.I. à Bitche, il s'est retrouvé quelques semaines après en Saône-et-Loire et il a été fait prisonnier à Dracy-le-Fort.

Que de chemins parcourus pour retrouver le sinistre camp de Sandbostel (Matricule 51692). Affectation dans une carrière de sable près de Wilhemschaffén pendant 2 ans. Les trois autres années se sont passées dans une mine de la Ruhr. Il n'en garde pas un mauvais souvenir ; il devait effectuer le même travail que le mineur allemand — ce qui était facile pour lui à cette époque —. Bien payé, il a envoyé des marks à son épouse, « Nous n'étions pas riches en ce moment... »

Au retour, il a repris son travail à Montceau-les-Mines.

Trente années de fond, silicosé à plus de 30 %, il est encore solide et jouit d'une retraite bien méritée dans l'entourage de ses deux enfants.

Petite anecdote qui aurait pu se terminer tragiquement. A Saint-Bonnet-de-Joux il s'est trouvé en présence de son « tortionnaire au cours d'une fête... bien arrosée ». Je voulais le tuer ! L'intervention de ses amis a écarté ce geste, la haine était toujours ancrée en lui !

J'ai tenu à lui offrir un abonnement à notre cher « Lien ». Peut-être retrouvera-t-il des camarades de captivité. Je signale que pendant cette dure épreuve il habitait Montceau-les-Mines.

P. DUCLOUX - 24593 X B.

La Gazette de Heide

Peut-être mes lecteurs se souviennent-ils d'avoir lu dans un Lien déjà ancien une poésie semblable signée de moi. Elle avait été écrite alors que je débutais dans la prosodie qui était loin d'être régulière.

J'ai depuis travaillé, grâce aux conseils des poètes, faisant partie de « l'Académie des poètes classiques de France » ; vous jugerez du résultat. Ce n'est peut-être pas parfait mais les règles sont respectées et les sujets sont originaux et authentiques.

MES TREIZE MAI

Mai le mois du muguet... Mai le mois de Marie...
Que j'ai de souvenirs de ce début d'été !
Le treize vingt six, qui compta dans ma vie,
Fut le jour le plus beau qu'un enfant put rêver
Celui où sa jeune âme élève radieuse,
Son oraison fervente et prise la splendeur
De la nature en fleurs, oh combien merveilleuse,
Que pour l'homme a conçu le Divin Créateur.

Le treize Mai quarante, à Sedan puis aux Flandres,
Vit le jour de l'attaque des chars allemands,
Ou le heurt de l'acier sur nos poitrines tendres.
Ce fut la date aussi de mon affrontement,
Avec les Guerriers Gris sous le ciel de Belgique
Que de sang généreux coula dans les bosquets
Rougeant le muguet... Sacrifice héroïque,
Ces jours de Pentecôte à jamais endeuilés.

Et voici maintenant une image charmante...
Dans un vase repose un bouquet de muguet,
Il orne mon bureau d'une note avenante.
Ses clochettes d'argent semblent carillonner
Le bonheur... Alors pourquoi cette fleur printanière
Poigne-t-elle mon cœur au lieu de l'apaiser ?
C'est qu'elle me fait revoir, en la verte clairière,
Le muguet pantelant de jeune sang taché.

En Mai cinquante huit, un treize, Alger la Blanche.
Occupe son Forum avec ses francs tireurs
Rescapés des combats du Mont Cassin, de France,
Ses anciens de Leclerc, ceux qui, libérateurs
Furent parachutés sur notre Normandie...
Hélas que de gâchis... quel ultime espoir fol

Fit verser ce sang pur pour l'ingrate Algérie,
Qui plus tard en bouta ses enfants de son sol !

En Mai soixante huit, les étudiants de France,
S'insurgent dans Paris face au Gouvernement.
Dix ans depuis Alger, la même effervescence
Bouillonne dans nos rues, un treize également ;
Ces jeunes avec courage affrontent les rangées
Des Gardes de la paix qui chargent en grenadant,
Et sont arrosés de bouteilles enflammées.
La révolte dura le mois pareillement.

Place Saint Pierre à Rome, également le treize
De mai quatre vingt un, le Pape est agressé.
Un exalté bronzé, visant tout à son aise,
Tire des coups de feu contre Sa Sainteté.
On La vit s'écrouler, et sa soutane blanche
S'auréola de sang comme mon blanc muguet.
Trois ans plus tard Jean-Paul, débordant de clémence,
Alla dans sa prison lui accorder la Paix.

Et voici pour ENVOI une pointe d'humour.

Cette aventure-là m'est vraiment arrivée
En Suisse un samedi, toujours un treize Mai,
Chez un jeune marchand où j'avais fait l'emplette
D'un petit souvenir.

Alors qu'à ma requête,
Il faisait ma facture et datait mon acquit
Me demanda : « Quel jour sommes-nous aujourd'hui ? »
Je répondis : « Monsieur la date est historique,
C'est celle du Brabant la bataille héroïque
Et je fus le témoin de cette épopée folle ».
Vous avez vu cela, rétorqua l'Helvétique ?
AH... LA GUERRE MONSIEUR... CELA DOIT ETRE DROLE !

EPILOGUE

Quand mon temps fut venu de servir pour la France,
Quel régiment crois-tu que le Sort m'assigna ?
Mais c'est un Tirailleur, au chiffre porte-chance !
Car j'allais barouder au 13^e R.T.A.

AYMONIN Jean - 27641 XB XA.

J'espère chers (es) amis (es) que vous avez bien
terminé l'année et bien commencé la nouvelle. Amitiés.

NAMUR les 22 et 23 AVRIL 1989

L'Amicale Belge des Stalags V A, B, C invite, comme chaque année, ses amis Français à assister très nombreux aux Journées Belgo-Françaises à Namur. Namur est la capitale de la Wallonie (jumelée avec Menton, où nous allons passer l'hiver).

● ACCES : Pour les camarades venant de France (Paris), autoroute du Nord Paris-Lille A2, puis en Belgique, l'autoroute E 42 jusqu'à Namur ; pour ceux venant de l'est, Luxembourg et Metz, l'autoroute E 25 qui devient E 411 en Belgique, jusqu'à Namur.

Pour les camarades venant en chemin de fer, c'est encore plus facile car tous les trains s'arrêtent à Namur.

Le Président de l'Amicale accueillera ses amis le samedi 22, dès midi, au café-hôtel-restaurant « Queen Victoria », situé en face de la gare. Le logement se fera dans cet hôtel.

Il y a actuellement 4 chambres avec douche et WC, pour 2 personnes, petit déjeuner compris, de 1200 à 1300 F B. 6 chambres avec bain, WC, TV, pour deux personnes, petit déjeuner compris, de 1400 à 1500 F B. 5 chambres avec bain, WC, TV, pour deux personnes, petit déjeuner compris, à 1600 F B et 13 chambres avec

douche ou bain, WC, pour 1 personne, petit déjeuner compris, de 800 à 1300 F B.

La location est souhaitée dès réception du présent journal et de toute façon avant le 15 mars 1989, à adresser à Mme ALEXIS Irène, 53, rue du Travail, 5000 Namur. Le règlement se fera par l'intéressé directement à l'hôtelier.

Les repas : Celui du samedi soir, au gré de chacun au prix de 350 à 900 F B.

Le banquet du dimanche au prix de 1000 F B, inscription avant le 14 avril, adressée à M. André ADAN, 16, Place Cornille, 6140 Fontaine-L'Evêque. Téléphone : 071 526893. Le règlement se fera sur place.

Menu du banquet : Apéritif, Feuilleté de boudin blanc aux fines herbes, sauce madère. Potage velouté de légumes. Carré de porc aux fruits à l'indienne (demi-pêche farcie de purée de marrons, pommes de terre « pluie d'or »). Assortiment de fromages. Salade aux noix. Gâteau. Café. Une bouteille de vin par personne.

Référence : C'est le traiteur qui nous a servi en 1988 à Fontaine-l'Evêque, à la satisfaction de tous, qui assurera le service.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Bienvenue à notre nouvel adhérent HURPET Roger, Résidence « Val d'Or », 433, route de Saint-Jean, 06600 Antibes, ancien du Stalag V B, Villingen et du kommando de Rheinfelden d'où il s'évada un an plus tard.

Notre amie, Mme Vve Louis BONHOMME, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises, nous exprime toute sa satisfaction après la lecture des « Années Tristes » de notre ami J. AYMONTIN. Dans ce livre elle a retrouvé beaucoup de faits, contés par son mari, sur cette dure période de captivité. Merci à elle de nous rester fidèle et merci pour notre Caisse de Secours.

Une carte de Luc et Ginette DUMOTIER nous est parvenue de Torremolinos. Ils nous écrivent : « Prendre quelques jours bien mérités au soleil ». Nous espérons qu'il a brillé jusqu'à leur retour.

Egalement une carte de notre ami CHARPENEL Julien et son épouse, de la Résidence « Les Hyvans » où ils séjournent pour quelques jours afin de prendre du tonus pour affronter l'hiver qui arrive. Bon séjour, et revenez-nous en pleine forme.

Les cotisations commencent à arriver malgré les

P.T.T. qui n'ont pas encore retrouvé leur trafic normal. Aussi merci à :

Mme MORLIERE Paul, 80000 Amiens.
BECHOUX Julien, 4100 Seraing (Belgique).
DUMOULIN Albert, Eppegem (Belgique).

Et aussi merci pour notre Caisse de Secours à notre sympathique et talentueux rédacteur J. TERRAU-BELLA, 33700 Mérignac.

Ainsi qu'à :
M. et Mme FEYRIT Robert, 33390 Blaye.
RAMMAERT Joseph, 10160 Aix-en-Othe

M. et Mme CAUSSE Marc, 30450 Genolhac. Notre ami Marc ajoute : « Une grosse bise à VIALARD d'un ancien d'Ulm ».

Notre ami LAVIER Roger, 10, rue Neuve des Mourinoux, 92600 Asnières, nous donne de ses nouvelles : Son épouse se remet très lentement de son hémiplégie, et lui de son arthrose. Il remercie vivement son ami TRIBOUILLARD de ses amitiés et lui adresse les siennes en espérant le revoir à l'Assemblée générale, et envoie ses meilleurs vœux à tous les anciens du 605, en particulier à PARIS et MARTEL, fidèles de l'Amicale.

N'ayant pu se déplacer lors de l'enterrement de notre ami REZ, il nous prie d'insérer :

HOMMAGE A UN AMI

Lorsqu'en 1933, c'est déjà loin !... je suis arrivé au 168^e Régiment d'infanterie à Thionville, j'avais fait la connaissance, tout à fait par hasard, de Louis REZ.

J'étais venu m'entraîner sur le stade du régiment, et ce jour-là, 16 novembre, il arrosait à la cantine la naissance de son fils.

Il était là, venant de faire répéter la fanfare et de suite nous avons sympathisé autour de ce Pot. Pour-

Suite page 6

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

quoi ? Nous ne le savions pas, mais l'avenir me prouva que, même après 12 ans de silence, l'amitié était restée jusqu'en 1945.

Faisant partie de l'Amicale, je le retrouvai et depuis nous avons toujours été en relation, que ce soit aux vœux du nouvel an, ou à l'Assemblée Générale de l'Amicale, car, avec son orchestre, il enchantait beaucoup de nos réunions annuelles.

Aussi aujourd'hui 16 novembre... 55 ans après, je suis triste d'avoir perdu mon ami du 168°. Je n'entendrai plus sa voix au téléphone me dire : « Allo ! Le 16.8 ? » Mais son souvenir reste en mon cœur.

Je voudrais sur ce « Lien », redire à sa femme et à toute sa famille, toute mon émotion et toutes mes condoléances auxquelles se joignent ma femme et mes deux filles qu'il n'oubliait jamais sur ses cartes.

Oui, je suis bien triste, car j'ai perdu un frère ami de régiment.

Roger LAVIER.

DECES

Nous avons appris la disparition de nos camarades : GUTTMANN Ladislav, 6, rue Saint-Nicolas, 75012 Paris.

REZ Louis, 65, Avenue de la République, 92120 Montrouge.

L'Amicale présente ses sincères condoléances aux familles de nos camarades et les assure de toute sa sympathie.

CORRESPONDANCE

La grève des Postes de la fin de l'année a entraîné, bien plus qu'il n'était nécessaire, de sérieuses difficultés dans la préparation et la confection du journal, ainsi que dans la réception du courrier. En dépit de ce contretemps, « Le Lien » a pu paraître et le courrier est arrivé, avec retard souvent. Peut-être certaines de vos lettres sont-elles perdues définitivement. Vous comprendrez donc qu'elles ne soient pas citées ici. A l'exemple de notre ami VERBA, dont je ne sais trop par quel chemin, une lettre est arrivée sur ma table au plus fort de la crise, prenons avec humour cette péripétie passée.

«...Tu te rends compte ! En captivité, si on était tombé sur un gardien trop sévère : LA GREVE ; si la nourriture n'était pas soignée : LA GREVE ; si on voulait nous faire travailler plus de 36 heures par semaine : LA GREVE ; si on nous privait de nos 6 semaines de congé pour aller voir nos familles au pays : LA GREVE ! LA GREVE ! LA GREVE ! Ah ! vraiment, nous sommes nés trop tôt...»

La « Correspondance de l'été » (Le Lien d'octobre) a suscité sur un point particulier une longue lettre de l'abbé Jacques BRION. Voici un extrait de son propos auquel on ne peut objecter, ni dans la forme ni dans le fond. Je remercie notre ami de la réflexion qu'il nous a communiquée librement et en toute sincérité.

Saint-Germain-en-Laye, 4 novembre 1988.

« Mon cher Jo,

Je viens de recevoir le numéro d'octobre du Lien et j'en ai commencé la lecture. Mon attention a été particulièrement attirée par le passage, cité, d'une colère de Roger LAVIER, mettant en question le contenu actuel du journal, en le comparant à ce qu'il était du temps de la précédente rédaction. Avant d'aller plus loin dans ma lecture — et profitant d'un séjour en maison de convalescence, qui me donne des loisirs — je voudrais me permettre, à mon tour, quelques réflexions sur la lettre citée.

J'ai toujours attribué ce changement que chacun peut constater, à plusieurs causes : les rédacteurs qui se sont succédé et particulièrement les rédacteurs en chef ont chacun sa personnalité et cela ne peut pas pas disparaître dans les choix faits, des citations de livres, de journaux, de correspondances, comme dans les centres d'intérêt et le style des articles écrits par les rédacteurs. Peut-être — c'est une hypothèse — pourrait-on dire que l'équipe de rédaction ne joue pas pleinement son rôle d'équipe et qu'elle fait trop peser sur les épaules du rédacteur en chef la charge quasi exclusive de la confection du journal. J'appartiens à l'équipe de rédaction d'un mensuel : celui de mon diocèse de Saint-Denis en France et je sais combien il est difficile et nécessaire de résister à la tentation de « faire confiance » au rédacteur en chef. Je suppose que c'est encore plus difficile quand l'équipe est composée de gens résidant à des centaines de kilomètres les uns des autres. Un journal n'est pas une mosaïque, un assemblage hétéroclite de textes découpés çà et là et de papiers rédigés à la va-vite. Il a une personnalité,

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 448

HORIZONTELEMENT :

I. - Saboteurs. — II. - Prétendue. — III. - Etres. - Fer. — IV. - Geta. - Ri. — V. - Tee. - As. - An. — VI. - Acrobatie. — VII. - Criel. - Et. — VIII. - Lue. - Event. — IX. - Ees. - Saute.

VERTICALEMENT :

1. - Spectacle. — 2. - Art. - Ecrue. — 3. - Bergeries. — 4. - Otée. - O.E. — 5. - Testables. — 6. - En. - Asa. - Va. — 7. - U.D.F. - Eu. — 8. - Rueraient. — 9. - Serinette.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1989

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

un ton — sinon une « ligne » — et je pense que ce ton est plus facile à reconnaître et à exprimer quand les lecteurs ont vécu pendant des années, un événement qui les a marqués à jamais. Je pense pour ma part et peut-être contrairement à LAVIER que si le contenu et le style du journal ont changé le « ton » est demeuré le même.

D'autre part les années ont passé et ce à quoi rédacteurs et lecteurs du Lien étaient plus attentifs — ou plus sensibilisés — dans les années qui ont suivi le retour, cela dis-je, s'est quelque peu estompé. A l'expérience de la captivité a succédé l'expérience de retour à la vie « normale », de la reprise de la vie familiale, et maintenant de la retraite, l'expérience de la vieillesse, de la maladie pour beaucoup, des deuils, sans compter qu'entre la façon dont nous rêvions notre avenir, l'avenir de notre pays, l'avenir du monde, et ce qui s'est réellement passé depuis 40 ans, il y a probablement un abîme. Nous n'avons pas su — ou pas pu — contribuer à faire de notre pays, de l'Europe, ou du monde, ce que nous aurions voulu qu'ils devinssent. Il y a mille raisons pour expliquer cela. Impossible — et inutile — de les énumérer (...)

—O—

Les 18 et 19 novembre derniers s'est tenu à Tours, organisé par l'Université François Rabelais, un Colloque sur « Les Histoires de vie des prisonniers de la guerre 1939-1945 ».

Nous avions demandé à l'un des participants, M. BOUDOT, historien, ancien P.G., de bien vouloir résumer pour Le Lien son sentiment sur les interventions qui eurent lieu à cette occasion, il nous écrit :

«...Autant que je puisse m'en rendre compte par les conversations entre participants, l'atelier le plus

suivi et le plus animé a été celui sur les formes de la captivité mais il semble que les intervenants ont eu plus de souci de raconter leur propre expérience de façon anecdotique que de chercher à dégager les constantes ou les originalités.

« A mon sens deux interventions méritent d'être soulignées, celle de M. de CALAN (membre de l'Institut, ancien P.G.) qui en introduction aux débats avait posé le problème de savoir pourquoi, pour qui et dans quelles intentions les P.G. ont-ils eu ou ont encore besoin de s'exprimer. Celle de l'ancien ministre R. TRIBOULET dont j'ai surtout apprécié les propos sur la prise de conscience des P.G. de France et les critiques justifiées des responsables militaires en 1940 et du gouvernement de Vichy.

« Pour ma part j'ai cru pouvoir reprendre et prolonger quelques questions que j'avais soulevées au Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre : le danger, près de quarante ans après les événements de romancer la captivité, les ignorances ou les illusions des P.G. entre 40 et 45 ; le passage de la cohabitation forcée à la camaraderie puis à une authentique amitié qui se prolonge aujourd'hui ; l'importance du contact avec les populations civiles, non seulement les Allemands mais aussi les étrangers ; la situation profondément différente entre l'Ouest — libéré par les Alliés — et l'Est libéré par les Russes ».

Pour bref qu'il soit, cet aperçu peut inciter à la réflexion. Nous remercions M. BOUDOT de nous l'avoir adressé.

Dans le même ordre d'intérêt, celui de la recherche historique sur la captivité, nous rendons compte prochainement d'un autre travail universitaire.

J. T.

1989 est là, pensez à votre cotisation, merci !



Nous devons ce croquis à deux anciens P.G. : l'un est notre ami Paul DUCLOUX, l'autre un de ses camarades de captivité, Roger BOTHOREL, un Bordelais. Le crayon d'artiste du premier a su parfaitement illustrer le poème plein d'humour du second. Tous les deux sérieusement handicapés aujourd'hui, nous leur offrons avec notre amitié et nos vœux, de paraître dans « Le Lien ».

(T.)